

A dramatic landscape featuring a stormy sky with dark, heavy clouds and several bright, jagged lightning bolts striking down. In the foreground, a field of sunflowers is visible, with one prominent sunflower in the center. The overall mood is intense and powerful.

COMME UNE FLEUR  
SOUS UN ORAGE

Jean-Marc Dhainaut

# Comme une fleur sous un orage

Jean-Marc Dhainaut

**Note de l'auteur :** *Je dédie cette histoire à la communauté des chasseurs d'orages dont je fais partie à mes rares heures perdues. Et que nous n'oublions jamais que la nature ne se domptera jamais. Qu'au-delà des merveilles qu'elle nous offre chaque jour, celle-ci a toutes les raisons du monde d'être en colère parfois. Le roi des nuages est un roi puissant, et n'est pas né celui qui prétendra pouvoir le chasser de son royaume, le ciel.*

Le printemps s'était installé depuis déjà plusieurs semaines, et les jours durant lesquels le soleil venait flirter avec quelques cumulus souriants se faisaient déjà de plus en plus nombreux. Les premières chaleurs ne tarderaient pas à nous promettre de belles journées. J'habitais une petite maison du Nord à proximité d'une ferme, et il nous arrivait souvent, mon père et moi, à chaque fois que la saison des orages s'annonçait, de nous allonger dans les pâturages et de contempler le ciel. Je cueillais alors, dans l'herbe autour de moi, des pâquerettes dont je nouais les tiges pour en faire de ravissants colliers. Nous passions parfois l'après-midi complet, lui et moi, à déguster les petits pains que Maman nous avait préparés dans un petit panier d'osier. Comme je me souviens de ces moments, comme ils me semblent si proches et à la fois si loin.

— Celui-là ! Regarde, on dirait un cheval. Celui-là, un mouton, un cochon, une tortue, ou celui-là regarde ! On dirait tonton Gustave avec sa grosse moustache.

C'était comme si les nuages nous souriaient. Tous, nous paraissaient ressembler à un animal ou à quelqu'un. Le temps passait si vite à rire avec mon père, la tête dans les nuages.

— Regarde, Pâquerette, tu vois ces nuages au loin ? Ce sont des cirrus, ils annoncent que le temps va se dégrader. Et tu vois celui-là ? Le nuage gris et étendu là-bas ? C'est un nimbostratus, demain le temps sera mauvais.

J'écoutais parler mon père, fascinée, et ne manquais jamais de lui poser des milliers de questions enfantines.

— Dis-moi Papa, il y a des fleurs dans les nuages ?

— Peut-être, ma chérie. Peut-être qu'il y a dans les nuages de grands jardins.

— Avec des pâquerettes ?

— Peut-être, ma puce, peut-être...

Un grand jardin, nous en avons un chez nous, et dans la pelouse, il y avait aussi de nombreuses pâquerettes. Mes nombreux colliers de fleurs ornaient ma chambre et notre maison. Je les adorais, elles

étaient mes fleurs préférées. C'est pour cela que tout le monde m'appelait ainsi. Si souvent, que j'en oubliais parfois mon véritable prénom : Virginie.

— Tu vois cet arbre dans le pâturage, Pâquerette ? Un jour la foudre est tombée dessus et regarde ; il n'est pas mort le bougre.

Jamais je n'ai eu peur des orages et je le dois à mon père. Jamais je n'ai eu peur des tempêtes ni craint le froid de l'hiver. Que de balades avec lui et Maman, dans la neige, bien couverts sous les rafales de vent. Tellement d'heures passées, les yeux à la fenêtre à contempler les arbres des pâturages se plier, s'arracher sous les bourrasques. Mon père disait toujours : « Tu vois Pâquerette, la neige et le froid réchauffent le cœur des gens. C'est l'occasion pour eux de s'arrêter, discuter, de se donner un coup de main entre voisins, pour débayer un trottoir ou pousser une voiture qui glisse. La neige pourrait rendre ronchon, mais non, regarde les gens, et écoute, ma chérie, comme tout est calme, comme la neige étouffe les sons tel un tapis de coton ».

Depuis que j'étais toute petite, mon père ne m'avait jamais raconté de contes de fées. Et le soir, lorsqu'il venait me border, il sortait alors un livre d'images plein de nuages et m'en expliquait les noms, il m'en racontait l'histoire. Je m'endormais l'hiver en écoutant le vent souffler en tempête et je n'avais pas peur, mon père était là. J'avais l'impression qu'il lui aurait suffi qu'il ouvre la porte, qu'il crie bien fort contre le vent pour que celui-ci se taise. Comme si mon père était le roi des tempêtes.

— Tu sais, ma puce, de là-haut on verrait tout. Notre maison, celle de tonton Gustave, celle de papy et mamie, et même au-delà.

— C'est gentil les nuages, Papa ?

— Pas toujours ma chérie... Pas toujours...

Les histoires sur les nuages ne sont pas toujours jolies, Papa avait raison et la suite me le dira.

C'était un après-midi de mai, la journée avait été magnifique et chaude. Maman s'était occupée dans le jardin et nous avait préparé

des petits pains dans son panier d'osier.

— Tu viens, Pâquerette ? On va regarder les nuages ?

Je revois encore mon père avec son grand sourire et le panier d'osier à bout de bras. J'accourus aussitôt, lâchant les fleurs que j'avais dans les mains.

Comme tous ces après-midis de printemps où je n'avais pas école, allongés dans le pâturage, tous les deux sur le dos, les tortues, les chevaux, les moutons et tonton Gustave étaient venus nous sourire dans le ciel. Mais alors que je confectionnais mon sixième collier de pâquerettes, mon père se leva brusquement.

— Regarde, ma chérie ! Ce nuage là-bas... Celui-là n'est pas gentil.

Je m'assis alors et regardais dans la direction que mon père m'indiquait du doigt.

— Ce nuage, Pâquerette, c'est le roi des nuages.

— Le roi des nuages, Papa ?

Je vis à l'horizon un immense nuage. Il était énorme, je le vois encore. Nous pouvions le voir se former et grossir à vue d'œil, montant très haut dans le ciel.

— Celui-là, Pâquerette, c'est un cumulonimbus. C'est le roi des nuages. Celui qui s'abat sur un village en le terrassant d'orages, de grêle et de tempêtes.

J'avais dix ans à cette époque et j'admirais mon père. Dans la cour de récréation, à l'école, je décrivais tous les nuages à mes amis, mais ils n'en avaient rien à faire. J'aurais beaucoup aimé parler des nuages en classe, mais cela n'intéressait personne, pas même la maîtresse. Ce jour-là, il me parla d'instabilité, de masses d'air, et m'expliqua simplement, pour que je comprenne, comment se formait ce nuage. Je le regardais d'un air menaçant moi aussi. Je n'allais pas me laisser intimider par cet amas de vapeur d'eau. Et puis, mon père était là, je me sentais forte du haut de mes dix ans.

— Il est méchant ce nuage, Papa ?

— Oui Pâquerette, il faut s'en méfier. S'il est vraiment très en colère il peut créer une tornade.

— Une tornade ? Qu'est-ce que c'est ?

Et mon père me l'expliqua à sa façon pour que je comprenne, simplement. Il connaissait tout des nuages, du temps, des perturbations, des anticyclones, des pressions. Je ne comprenais pas très bien à cette époque ce qu'il faisait, mais je voyais en lui un courage qui m'impressionnait. Lorsque le ciel devenait sombre, je le voyais lever les yeux, regarder dans toutes les directions. Il jetait un œil sur le baromètre du salon, prenait son manteau, son appareil photo, quelques petits pains qu'avait préparés maman, puis il partait. Parfois durant des heures, parfois toute la nuit.

— Dis, Maman, où il va Papa ?

— Il va attraper des nuages, ma chérie, me répondait ma mère.

Mon père était chasseur d'orages, mais je ne comprenais pas. De cela, il ne me parlait jamais. Je le voyais parfois partir précipitamment, souvent seul, parfois avec quelques amis, leurs appareils photo sous le bras. Mais un jour, alors que je recherchais discrètement sur l'étagère de mon père un livre sur les nuages, je découvris un album photo caché derrière une pile de livres. D'abord, je fus grondée. Mon père était très en colère. Je n'avais pas à fouiller dans ses livres en son absence et j'entendis, depuis ma chambre, punie, mes parents se disputer. Ma mère s'en prenait à lui en lui disant qu'il aurait dû mieux le cacher, cet album. Qu'il fallait bien que ça arrive. Et puis, le soir venu, alors qu'il venait me border, Papa me raconta tout. Je ne compris pas sur l'instant pourquoi il m'avait caché cela.

Il me raconta ses nuits passées à traquer les cumulonimbus, les éclairs. Et cet espoir qu'il avait d'un jour de voir une tornade.

— La tornade, Pâquerette, c'est le Saint Graal du chasseur d'orages. La plus belle des récompenses pour tant de patience et d'espoirs, à la seule condition qu'elle ne fasse de mal à personne. La tornade peut tuer beaucoup de gens, mais si elle est loin des maisons, alors elle offre un spectacle inimaginable. Mais c'est très rare chez nous, tu

sais. Et ici, ça ne se produira sans doute jamais.

Il me montra des photos qui ne provenaient plus des livres de son étagère, mais celles de son propre album. Elles étaient magnifiques, toutes plus belles les unes que les autres. De magnifiques nuances, des nuages horriblement menaçants, des éclairs incroyables qui cisailaient le ciel. Je regardais mon père, pleine d'admiration, car il était le roi des tempêtes. C'était décidé : j'allais abandonner la cueillette des pâquerettes, et j'allais devenir moi aussi chasseuse d'orages.

Mais en cet après-midi de mai, avec mes quelques colliers de fleurs dans les mains, les yeux rivés sur cet énorme nuage que me montrait Papa, cet après-midi-là allait couper court à mes ambitions.

— Viens, Pâquerette, il faut rentrer ! Ça menace.

Le ciel devint soudainement sombre, puis totalement noir. Devant la maison se gara une voiture, celle des deux amis de mon père. La voiture klaxonna. Il embrassa ma mère, m'embrassa aussi le front, attrapa son manteau sur le bord de la chaise, puis sa sacoche contenant son appareil photo et s'apprêta à monter dans la voiture.

— Papa ! Attends !

Mon père s'arrêta, puis se retourna.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma puce ?

— Je veux venir avec toi, Papa !

— Tu es trop petite ma chérie, c'est trop dangereux. Mais promis, quand tu seras plus grande...

— Papa ! S'il te plaît !

Ma mère arriva juste derrière moi et se mit en colère pour que je rentre.

— Attends, Papa !

Je me penchais alors vers le petit parterre de fleurs près de la porte de notre maison et cueillis une pâquerette que je tendis à mon père.

— Alors tiens, Papa, c'est pour toi.

Il me sourit, prit la fleur, la mit dans la poche de sa veste et me serra fort dans ses bras.

— Merci, ma puce, je reviens vite. Fermez bien toutes les fenêtres et débranchez tous les appareils, l'orage va être méchant.

Je voyais bien, sur le visage de ma mère, qu'elle était toujours inquiète. Mais moi je ne l'étais pas, mon père était le maître des tourmentes et il ne pouvait rien lui arriver. Il était plus fort que les orages, même plus fort encore que le roi des nuages.

L'orage fut violent et dura toute la nuit. Nous avons eu une panne de courant. Il n'y avait plus de télé, plus de téléphone. Le vent se mit à souffler très fort et ce que je voyais par la fenêtre, pour la première fois, me fit peur. Les éclairs cisaillaient le ciel de partout. Le tonnerre faisait trembler la maison. Ma mère alluma des bougies et me prit avec elle dans son lit. Malgré ses tentatives pour me rassurer, je sentais que quelque chose n'était pas normal dans cet orage. Mon père n'était pas là, mais je l'imaginai combattre le roi des nuages et il gagnerait, j'en étais certaine.

J'ai eu beaucoup de peine à dormir, cette nuit-là. Sans cesse réveillée par le tonnerre et les éclairs ainsi que par les mouvements nerveux de ma mère, qui souvent se levait et regardait par la fenêtre. Elle me grondait et me disait de me recoucher à chaque fois que je me levais pour regarder moi aussi.

La nuit fut longue, le courant n'était toujours pas revenu au petit matin et mon père n'était pas rentré, malgré le fait que l'orage s'était déjà éloigné depuis plusieurs heures en laissant place à un grand soleil qui promettait une belle journée de mai. Je voyais bien que ma mère, les traits fatigués, était morte d'inquiétude malgré les sourires et l'attention qu'elle me portait.

Je me suis souvenue alors de la vieille radio de Papa. Elle fonctionnait à piles. Je questionnais ma mère à son sujet et elle m'indiqua le tiroir de la cuisine. En effet, la petite radio se trouvait parmi les stylos, les piles, les carnets, les élastiques et diverses autres babioles. Je l'allumais et balayais les stations d'information.

*« Frrrrrr impôts Frrrrrrr..... Frrrrrrrrr pour les élections... frrrrrurr président rrrrrrrrr... Un orage violent s'est déclaré cette nuit. Il y a encore de nombreux foyers privés d'électricité et on dénombre de nombreux dégâts matériels surtout dans notre secteur des suites du passage d'une violente tornade. Il est encore difficile d'estimer sa force, mais selon les premiers éléments, il pourrait s'agir d'une tornade de force 3. On signale quelques victimes à l'instant, dont trois personnes sur la départementale. Il s'agirait de chasseurs d'orages sans doute surpris par le phénomène. »*

Ma mère cessa de me sourire et lâcha la pile de linge qu'elle tenait dans les bras. Mon père et moi ne verrions plus jamais les nuages nous sourire. Nous ne verrions plus les chevaux, les tortues, les moutons, ni la moustache de tonton Gustave dans le ciel. Maman, en pleurs, me prit dans ses bras, je ne comprenais pas que je n'avais plus de papa. Il était le roi des tempêtes, il ne pouvait rien, il ne devait rien lui arriver. Le roi des nuages ne pouvait pas avoir gagné. Mon père savait tout d'eux, il n'avait pas pu tomber dans la bataille. Mon papa, il ne pouvait pas...

Le temps a passé, les années se sont écoulées depuis. Les colliers de pâquerettes n'ont plus jamais orné ma chambre ni la maison. Grâce à mon père, je savais tout des nuages, mais depuis ce jour de mai, j'ai eu peur des orages. Lorsque je levais les yeux vers le ciel alors qu'il devenait menaçant, je me mettais en colère. J'insultais le vent, j'insultais le roi des nuages. Ils avaient emporté mon père. On n'oublie jamais. Je n'oublierai jamais le maître des tempêtes qu'il était. Mais les blessures s'apaisent, et machinalement, chaque jour qui le permettait, quand les cumulus ornaient le ciel, je levais les yeux. J'espérais, entre les chevaux et les moutons, voir le visage de mon père. J'ai cessé à force d'insulter le vent, d'insulter le roi des nuages. Je me suis résignée à penser que là-haut, quelque part, mon papa veillait sur moi. De là-haut, il voyait tout : ma maison, celle de tonton Gustave, et Marion, sa petite-fille, assise là sur mes genoux. Elle venait d'avoir six ans.

C'était un jour de mai. Marion et moi feuilletions un livre sur les

nuages et je lui racontais leur histoire. Elle était fascinée. J'étais pour elle la reine des tempêtes, car je savais tout des nuages. Alors que je lui parlais encore de son papy qu'elle ne connaissait que sur nos nombreuses photos, une bourrasque de vent soudaine et venue de nulle part ouvrit brusquement la fenêtre de la chambre. Soulevant les rideaux, claquant le bâti contre le mur, elle nous fit sursauter. Instinctivement je serais fort Marion dans mes bras, sa tête blottie contre ma poitrine pour la protéger. Ce fut soudain, très bref. Je restais assise quelques instants, toujours perplexe de ce qui venait de se produire, puis, reposant ma fille, je m'apprêtais à aller refermer la fenêtre tout en restant sur mes gardes.

— Maman ! Regarde !

Je me retournais alors et vis Marion penchée sur la moquette de sa chambre et ramasser quelque chose.

— Regarde, Maman, elle est jolie.

Je m'accroupis alors à sa hauteur. Elle tendit sa main vers moi et l'ouvrit pour me montrer ce qu'elle venait de ramasser. En le découvrant, je fondis en larmes. Qu'elle était jolie cette petite pâquerette qu'elle tenait dans sa petite main. Je serais fort mon enfant dans mes bras, pleurant toutes les larmes de mon corps.

Depuis ce jour, cette petite pâquerette sèche au milieu des pages de l'album de mon père. Lorsque la saison des orages s'annonce, Marion et moi allons nous allonger dans les pâturages près de chez nous. Elle adore les pâquerettes, et toutes deux, nous confectionnons de jolis colliers. Allongées sur le dos, nous contemplons les nuages en dégustant les petits pains que nous fait sa grand-mère.

— Regarde, Marion, celui-là on dirait un cheval, celui-là un mouton, un cochon, une tortue, ou celui-là ; regarde !...

Je n'ai pas eu la force, cette fois-là, de lui dire à quoi ressemblait ce nuage que nous regardions. Je n'en ai de toute façon pas eu besoin.

— C'est papy, regarde, Maman, c'est le visage de papy. Tu vois ? Son nez, ses yeux, sa bouche, ses cheveux ! Et regarde, Maman, il nous

sourit.

Je n'oublierai jamais le roi des tempêtes, et je sais maintenant que dans les nuages il y a de grands jardins. Mais je ne suis jamais devenue chasseuse d'orage, la rancœur sans doute, ou le manque de son courage.

Fin